

J'avais l'âge de comprendre le doute

Emné Nasereddine

Numéro 824, printemps 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/104205ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nasereddine, E. (2024). J'avais l'âge de comprendre le doute. *Relations*, (824), 66-67.

J'AVAIS L'ÂGE DE COMPRENDRE LE DOUTE

*Dialogue poétique entre les mots de la poète Emné Nasereddine
et les œuvres de l'artiste visuelle Maryam Izadifard*

Silence : silence.

Jamais je n'ai eu peur.

Je n'ai consenti à rien.

J'ai deux révélations à faire, après
je disparaissais.

Il y avait une source folle qui puait le métal.
J'avais froid déjà,
je cachais bien mes grimaces.
J'habitais une porte ouverte
où j'abusais des ombres.
J'avais l'âge de comprendre le doute :
je tenais tête aux mitraillettes.

J'avais une gueule qui désobéissait à l'enfance,
un regard qui questionnait chaque objet
et chaque objet était coupable
chaque objet renvoyait à ma mort
chaque mort était consciente des arbres.

La nuit, je contemplais l'absence.
J'avais pour absence un vent qui déborde.
J'avais une empreinte de l'autre sommeil.
Ma tête était ferme
était ronde
était belle.
Quand je parlais,
je désaccordais ma voix,
c'était étrange, les mots me dépassaient.

J'avais la forme d'une déception.

J'avais reçu le signe de la pierre.
Il y avait du vent ce jour-là,
le ciel se cassait en poussière,
la poussière recouvrait mes mains.
Il y avait des avions dans le ciel.
On ne les voyait pas,
on entendait la terre qui craque après leur passage.
C'était comme un séisme qui rencontre un autre séisme
et qui ensemble se mettent à hurler.

Mon œil se souvient des preuves.

Silence : le silence

Des hommes sont arrivés avec leurs chars chez moi,
ils m'ont dit cette maison nous attendait,
c'est écrit, c'est dans la Loi.
Ils ont placé les photos de leurs mères près de mon lit,
ils ont dormi dans mes draps, ils se sont assis sur mes fauteuils,
leurs jambes se sont transformées en bois.
Ils ont liquidé chaque trace.
Ils m'ont déboîté deux dents.
Ils ont examiné ma chair.
Ils ont placé le couteau sur ma gorge pliée.
Jamais je n'ai eu peur.

Silence : le détail

J'ai regardé mes bas qui séchaient comme si de rien n'était,
intouchés,
les bas,
figés,
l'espace éclatait autour,
immobiles ils étaient,
moi je regardais pour comprendre,
pour donner un sens aux choses qui n'en ont pas,
et c'était ma mémoire qui me fixait en retour,
c'était ce qui dans cette perte du lieu allait rester de moi.

J'avais la bouche tiède, le sang vert, la lune lente.
J'ai passé des jours dans le souvenir d'une autre langue.
J'ai cherché midi dans un geste
même si je n'avais pas de mains
même si je n'avais pas de geste
même si j'avais le ventre gluant.
J'étais le dernier visage de l'errance.
J'étais juste quand j'ai fermé les yeux.

*Que c'est nous,
nous l'oublierons*



Maryam Izadifard, toile de la série *Put yourself in my shoes*, huile sur toile, 80 cm x 80 cm, 2011.